

## Lecture linéaire - ORAL - Texte n°2

Parcours : « Notre monde vient d'en trouver un autre ».  
Montaigne, *Essais*, Livre I, Chapitre 31, « Des Cannibales »

**1. Thèse explicite : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ».** Or je trouve, pour en revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme il semble, au vrai, que nous n'avons d'autre mesure de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et des usages du pays où nous sommes. Là est toujours la religion parfaite, la police parfaite, l'usage parfait et accompli de toutes choses.

Dans cette première partie, Montaigne expose sa thèse. Il le fait personnellement, en son propre nom, comme en témoignent les nombreux modalisateurs et la 1<sup>ère</sup> personne du singulier. L'auteur assume d'endosser la responsabilité de son propos, ce qui marque un engagement de sa part.

L'incidente « pour en revenir à mon propos » est typique des *Essais* de Montaigne. En effet, il y confesse lui-même au livre III (chapitre 9) qu'il aime aller « à sauts et à gambades », ce qui veut dire qu'il n'hésite pas à perdre son sujet pour le retrouver ensuite, à faire des « parenthèses » dans ses pérégrinations intellectuelles. « Mon style et mon esprit vont vagabondant ».

Ainsi Montaigne revient-il ici au sujet des Cannibales, après un détour où il a expliqué qu'il préférerait s'appuyer sur le témoignage d'un « homme simple et grossier » que sur celui des « topographes » ; le pronom personnel « on » (« à ce qu'on m'en a rapporté ») désigne donc principalement cet homme, même si l'on sait que Montaigne s'est aussi appuyé sur les témoignages de Jean de Léry et d'autres.

Tout notre texte va consister à redéfinir les mots « sauvage » et « barbare ». Montaigne commence par expliquer que leur sens courant et péjoratif est dû à notre (nous = les humains, plus particulièrement les Européens à partir de la 2<sup>ème</sup> partie du texte) incapacité à penser au-delà des limites de notre culture ; aussi, dès qu'une autre culture s'avère éloignée de la nôtre, nous la qualifions de « barbare » ou « sauvage ».

Deux négations restrictives nous intéressent ici : « il n'y a rien de barbare et de sauvage dans cette nation [...] sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage », comme les Grecs - nous a rappelé Montaigne quelques pages avant - appelaient barbares les étrangers en général. À la rigueur, on peut encore appeler barbare ou sauvage un peuple étranger, mais à condition de ne pas charger le mot de sa connotation péjorative ; c'est ce que Montaigne va s'appliquer à démontrer dans le texte. C'est donc **seulement** à cause de cette mauvaise habitude que nous utilisons encore ces mots.

L'autre négation restrictive **attaque une attitude que nous appelons aujourd'hui l'ethnocentrisme** : « nous n'avons d'autre mesure de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et des usages du pays où nous sommes ». À cause du déterminisme culturel (nos esprits, nos us et coutumes, notre rapport au corps, notre rapport à l'autre, notre rapport au monde, bref, tout ce qui construit notre pensée, sont imprégnés de la culture dont nous sommes originaires : celle où nous sommes nés et où nous avons grandi), nous jugeons à travers notre culture les autres cultures ; c'est toujours seulement par rapport à la nôtre que nous abordons les autres, celles qui diffèrent, voire s'éloignent de notre culture. Montaigne fait ressortir ici le côté étriqué de nos esprits qui restent fermés à l'altérité.

Et il "enfonce le clou", pour ainsi dire, avec la dernière phrase : non contents de juger les autres cultures uniquement par rapport à la nôtre, nous les jugeons inférieures, tant nous sommes habitués à croire (consciemment ou inconsciemment) que notre « religion », notre « police », notre « usage », sont les seuls qui valent quelque chose moralement ! On les croit « parfait[s] » (l'adjectif est répété trois fois, avec une certaine ironie !) parce que ce sont les seuls avec lesquels nous sommes familiarisés, parce que ce sont les seuls que nous ayons appris au cours de notre vie et de notre éducation. C'est là que se joue l'enjeu du texte de Montaigne, car c'est là que le sens des mots « barbare » et « sauvage » prend, dans la bouche de ceux qui l'emploient habituellement, une connotation péjorative, par opposition à la « civilisation » que nous (les Européens) nous croyons seuls à avoir développée.

## **2 et 3 - Développement ; comparaison entre les objets naturels (produits de la nature conservés tels quels) et les objets artificiels (transformés par les actions humaines).**

**2. Analogie entre humains et fruits : les fruits naturels sont aussi bons, voire meilleurs, que ceux qui sont transformés.** Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature a produit par elle-même et par sa croissance ordinaire là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun que nous devrions plutôt appeler sauvages.

Dans ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies vertus et les vraies propriétés, les plus utiles et les plus naturelles, que nous avons abâtardies dans ceux-ci, et que nous avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et pourtant la saveur même, et la délicatesse, se trouvent à notre goût excellentes sans culture, à l'égal des nôtres, dans divers fruits de ces contrées-là.

L'analogie entre les hommes et les fruits se fait grâce à l'outil de comparaison « de même que ». La répétition du verbe « appeler » (une fois dans la première partie, déjà, et deux fois dans cette deuxième partie) montre que le problème posé par Montaigne est un problème de langage. Le seul sens dans lequel Montaigne accepte d'utiliser le mot « sauvage » est celui-là même auquel on pense quand on parle des « fruits [tels] que la nature [les a produits] par elle-même et par sa croissance ordinaire », autrement dit : les fruits laissés dans leur état naturel, sans artifice. Aussi, lorsqu'il dit que « nous devrions plutôt appeler sauvages » les fruits « que nous avons altérés par notre artifice », il reprend le sens péjoratif de l'adjectif... En effet, en « accomod[ant] » au plaisir de notre goût corrompu » les fruits que nous trouvons, nous les « altér[ons] » et les « détourn[ons] de l'ordre commun », nous les « abâtardi[ssons] », bref, nous les dénaturons, nous agissons pour ainsi dire contre-nature. → champ lexical de la dépravation (= déviation contraire à la nature ; corruption, altération).

Les attitudes dites "civilisées" à l'égard des fruits de la nature sont donc, selon Montaigne, mauvaises, nuisibles, (elles tuent « les vraies vertus et les vraies propriétés » des fruits) et même inutiles, puisque le goût des fruits naturels est finalement « à l'égal des nôtres » !

Commence donc ici un éloge de ceux qu'on dit « sauvages », proches de l'état de nature, contre un blâme de ceux qu'on dit "civilisés", qui sont dénaturés. Si le champ lexical de la dépravation décrit les résultats de l'action des hommes dits "civilisés" sur les fruits naturels, c'est tout un champ lexical mélioratif de la nature qui décrit les « fruits [...] sauvages » « de ces contrées-là », c'est-à-dire celles du « Nouveau Monde », et donc, grâce à l'analogie opérée par Montaigne, c'est tout un champ lexical mélioratif de la nature qui vient décrire les humains qui peuplent le Nouveau Monde.

**3. La nature est supérieure à l'art.** Il n'y a pas de raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tellement surchargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Cependant, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos entreprises vaines et frivoles :

Le lierre vient mieux quand il vient de lui-même,  
L'arbose croît plus belle aux antres solitaires,  
Et les oiseaux, sans art, n'en ont qu'un chant plus doux.  
[Properce, I, 2,10.]

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à reproduire le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, ni le tissage de la chétive araignée.

Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes et les plus belles par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et les imparfaites par le dernier.

Montaigne met explicitement en concurrence l'art (= l'ensemble des actions humaines qui agissent sur la nature ; artifice ; façonnage ; technique) et la nature, comme s'il y avait un combat entre les deux. S'il estime nécessaire de préciser explicitement qu'« il n'y a pas de raison que l'art gagne le point d'honneur sur [la] nature », c'est parce qu'il s'agit pour lui de déconstruire un préjugé, celui qui dit que l'art est, par son raffinement, par le fait qu'il est pratiqué par l'espèce humaine, supérieure à toutes les autres espèces animales, supérieur lui-même à ce qui existe naturellement.

Commence alors une **personnification de la nature**, d'abord désignée comme « notre grande et puissante mère », qui sera « étouffée » par nos actes qui la dépravent. L'art agresse la nature, il la fait crever en l'asphyxiant.

L'alternance entre l'**éloge de la nature** et le **blâme de l'art** continue en se généralisant : il n'est plus seulement question des « fruits », mais des objets en général, de « toutes choses ». La réflexion prend une **dimension philosophique**. Ainsi, les **termes mélioratifs qui décrivent la nature** s'entremêlent aux **termes péjoratifs qui désignent les actions humaines** qui la transforment. Montaigne appuie son argumentation à l'aide de **cinq exemples, dont les trois premiers sont tirés des Élégies de Propertius (I, 2, 10)** : la croissance du lierre, celle de l'arbousier, le chant des oiseaux, les nids des oiseaux, et la toile d'araignée. Dans chaque vers de Propertius, on trouve l'idée que la nature se débrouille mieux sans nous : « de lui-même », « solitaires », « sans art ». Face à la puissance de la nature, les humains, dans leurs actions soi-disant "civiles", raffinées, artistiques, sont parfaitement impuissants, comme en témoigne la **négation du verbe pouvoir** : « tous nos efforts *ne peuvent* seulement arriver à... ». Ils sont incapables de créer quelque subtile complexité (« contexture », « tissage »). Ils semblent nuls et inutiles (dans leurs « entreprises vaines et frivoles »), comparés à ces deux autres "producteurs" que sont le hasard (« la fortune ») et la nature.

Et cela, ce n'est pas Montaigne qui le dit, c'est Platon ! (comme le précise l'**incise** « dit Platon »). On note ici la **référence au philosophe** de l'Antiquité grecque, qui suit la **citation d'un poète latin** (Propertius), les deux résonnant parfaitement avec **l'esprit de l'Humanisme et son rapport aux Anciens**. La référence à Platon peut être vue comme un **argument d'autorité**.

**4. Conclusion sur ceux qu'on appelle les « barbares ».** Ces nations **me semblent** donc barbares de cette manière : pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et pour être encore fort voisines de leur naïveté originelle.

En **passant simplement à la ligne**, Montaigne revient **explicitement** aux « nations » dont il parle depuis le début du chapitre sur « Des Cannibales », ce qui confirme que l'**analogie** opérée en 2. et 3. avait bel et bien pour but premier de parler des humains et non pas seulement des « fruits », de la faune, de la flore, et de « toutes choses » quelles qu'elles soient ! Le **connecteur logique de la conséquence « donc »** montre bien qu'il s'agit d'une **déduction** directe de ce qui précède, en même temps qu'il s'agit d'une **conclusion**.

Les peuples du Nouveau Monde peuvent être vus comme « barbares », à condition, et même à la seule condition (« de cette manière ») qu'on entende par « barbare » ce qu'on entend parfois dans un sens précis de « sauvage » (le même que lorsqu'on parle de « fruits sauvages ») : *naturel*.

Il y a toutefois une **précision importante** à noter. Montaigne nuance son propos. Il ne s'agit pas de dire que les peuples du Nouveau Monde seraient à l'état de nature, alors que les peuples européens seraient cultivés, civilisés. Il s'agit plutôt de dire que les peuples du Nouveau Monde n'ont pas été « corrompus », « abâtardis », ni « altérés » par quelque « artifice », parce qu'ils n'ont « reçu [que] **fort peu** de façon de l'esprit humain » et qu'ils sont « encore **fort voisin[s]** de leur naïveté originelle ». Qu'est-ce à dire ? Il ne s'agit pas de dire qu'ils n'ont pas reçu *du tout* « de façon de l'esprit humain », mais tout de même un « peu » ; qu'ils ne sont pas *totale*ment dans leur naïveté originelle », mais qu'ils en sont « fort voisin[s] ». Ce n'est pas la même chose ! Les peuples dont parle Montaigne sont civilisés, eux aussi. Mais ils restent éloignés de cet « art » (ou cette « façon de l'esprit humain ») dont il vient de montrer les effets vicieux (il « étouff[e] » notre « mère nature », il « détourn[e] de l'ordre commun » les fruits de la nature, etc.). En d'autres termes, les Brésiliens dont parle Montaigne sont bel et bien des hommes civilisés, mais, parce qu'ils sont plus proches de l'état naturel de l'humanité, ils ne sont pas dépravés par les artifices dont notre civilisation est capable.

**Ouverture :** Claude Lévi-Strauss reprendra l'idée développée dans ce texte, notamment la thèse explicite, qu'il reprend quasiment dans ses termes, en 1952, dans *Race et histoire* : « Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. ».